

Université de Rouen

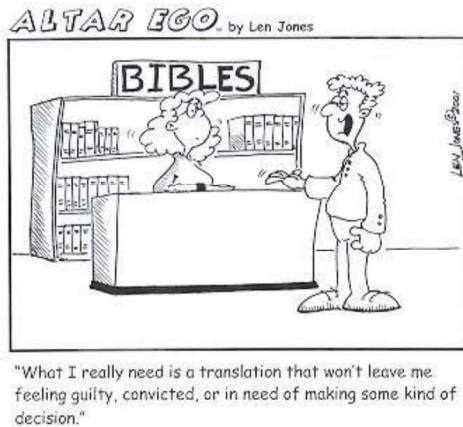
Département d'anglais

Passages for translation

Thème. Préparation de l'agrégation (et Master 2)

2018-2019

John Mullen



Thème agrégation 2018-2019

Passages for translation. First semester.

Welcome to your prose composition class (that is the old-fashioned English way of saying « *thème* »). Here is some information about how the class will work.

Students translate the passages at home before the class (it is impossible to learn translation by watching other people translate). In class, we study the students' translations and my own proposals, and recommendations are made about working on specific grammar points etc. A few days after the class, my own suggested translation, with notes, is posted on the teaching blog <https://johncmullen.blogspot.com/>. This suggested translation remains online for two weeks, and then is removed.

If students wish to get more detailed feedback on their work, they may send me by email at john dot mullen at univ-rouen dot fr their completed translation, one week before we study that particular passage in class. Translations must be sent in doc or odt format, not in PDF. I will attempt to return them to you in time for the class. Please do not give me translations on paper. Note that the students who succeed at the agrégation each year are among those who have regularly handed in work during the year.

M2 students are part of this class for the first six weeks. They, unlike the other students, have a translation exam in exam week, which gives them their module mark for the semester. They are also marked on a different scale to that of the agrégation students, and do not of course do the mock agrégation exam. M2 students who are available and wish to continue coming to the class after the first six weeks are of course welcome to do so.

Students who are enrolled in the *agrégation interne* will occasionally miss a translation class because they have another scheduled class. Please consult the timetable you have been given.

Here are the passages and the dates on which we will study them in class, if all goes according to plan. Note that none of these passages were studied last year.

- 1 Victor Serge 19/09/2018 à 9h
- 2 Philippe Djian 25/09/2018 heure à annoncer (Note Tuesday date exceptionally).
- 3 Annie Ernaux 03/10/2018 à 9h
- 4 Robert Merle 10/10/2018
- 5 Jacques Pierre Amette 17/10/2018
- 6 Jacques Prévert 24/10/2018
- Half term break**
- 7 Thierry Pfister 07/11/2018
- 8 Tahar Ben Jelloun 14/11/2018
- 9 Devoir sur table entraînement 21/11/2018
- 10 Victor Hugo 28/11/2018
- 11 Fred Vargas 05/12/2018
- 12 Samuel Becket 12/12/2018
- Mock exam week 17 :12 to 21/12/18

There will be another booklet for the (shorter) second semester.

John Mullen August 2018

Mikhail Ivanovitch Kostrov, nullement superstitieux, sentait dans sa vie venir les choses ; elles s'annonçaient à des indices presque insaisissables. Ainsi son arrestation. Il y avait eu le ton singulier du recteur, lui disant : « Mikhaïl Ivanovitch, j'ai décidé de suspendre momentanément votre cours... vous en êtes au Directoire, n'est-ce pas ? » Crainte, évidemment, des allusions au nouveau tournant politique. « Préparez-moi donc, continuait le recteur, un cours très bref sur la Grèce... » Décalage d'environ deux mille ans. Ici, Kostrov sentait qu'il faisait une faute, mais la fit joyeusement, pour le plaisir d'alarmer un peu ce froussard bien assis, qui prenait une voix particulière pour téléphoner au secrétaire du Comité. « Excellente idée, dit-il. J'ai depuis longtemps en tête une série de conférences sur la lutte des classes dans la cité antique... Il y a place pour toute une théorie nouvelle de la tyrannie. » Le recteur fuyait son regard, la tête baissée sur ses papiers. Le sommet du crâne dégarni, il paraissait tonsuré. « Pas trop de théories nouvelles tout de même, marmonnait-il entre ses grosses lèvres. Au revoir. » C'est en apercevant la tonsure que Mikhaïl Ivanovitch se sentit acheminé vers des événements. ..

Il sortit de là nettement désorienté : « Quelqu'un m'a dénoncé. Qui ? » Puis il retrouva dans sa mémoire l'image d'une petite femme inélégante et courtaude, le buste un peu fort, moulée dans son imperméable des magasins de l'armée. ... sous sa main boudinée, une serviette de militante déjà bourrée, à coup sûr, de papiers importants ... « Camarade professeur, vous n'avez pas été très clair sur les thermidoriens de gauche... ou je n'ai pas saisi votre pensée... »

S'il est minuit dans le siècle Victor Serge

THÈME

Il était sept heures du matin. J'allais chercher Jérémie au poste de police. Je bâillais, j'étais à peine réveillé, je me frottais encore les yeux – j'avais travaillé très tard, sur un paragraphe récalcitrant, puis j'étais tombé sur mon lit, mort de fatigue, et le téléphone m'avait réveillé en sursaut. L'aube était encore blanche, diaphane, mais il s'y glissait une brise déjà tiède en provenance de l'océan. Dans mon métier, si l'on capitulait devant un paragraphe, si l'on ne réglait pas le problème avant d'aller se coucher, on ne pouvait pas gravir les échelons, on se condamnait à rester un écrivain de seconde zone.

Il se trouvait dans une cellule. À nouveau derrière des barreaux. Le commissaire me rassura et déclara que je pourrais repartir avec Jérémie, mais je devais avertir le garçon qu'ici, entre ces murs, on ne voulait plus entendre parler de lui.

« Faites-lui entendre raison, Francis. Mes vœux vous accompagnent. Personnellement, je n'y crois pas. Ce qui se passe dans la tête d'un gamin de dix-huit ans capable de braquer une station-service, je vais vous dire... c'est déjà du costaud. Ce n'est pas comme d'aider un aveugle à traverser la rue... »

J'opinaï du bonnet.

« Ne vous laissez pas entraîner là-dedans, me conseilla-t-il.

– Pas de danger. Je suis en train d'écrire un roman. Je n'ai plus une minute à moi.

– C'est fascinant. Écrire un roman doit être fascinant. Ça me fascine. »

J'opinaï du bonnet.

Je ressortis en compagnie de Jérémie. Il y avait une cafétéria en face. J'avais besoin de boire un café pour me réveiller totalement. De mordre dans une petite pâtisserie moelleuse pour me récompenser de m'être levé aux aurores. Je fis signe à Jérémie de commander ce qu'il voulait. Son œil droit ressemblait à un pruneau d'Agen, son nez à une tomate Cœur de Bœuf. Sa main droite était bandée au moyen d'un linge, ou de je ne sais quoi. Et le jour se levant sur lui, le couvrant d'or, ne parvenait décidément pas à donner le change.

Ensuite, je l'accompagnai directement à la fourrière et nous récupérâmes sa chienne qui n'eut de cesse de bondir dans tous les sens en envoyant des paquets de bave un peu partout. Nous longeâmes la côte pour revenir. Au large du casino, enfourchant leur planche, la main en visière, indécis, les premiers surfeurs de la journée scrutaient l'horizon muet, droits comme des chiens de prairie. Le ciel virait au bleu profond. Sa chienne se tenait tranquille à présent, la langue pendante sur la banquette arrière.

« J'ai décidé de ne pas lui donner de nom, marmonna-t-il. Finalement, je trouve ça stupide de donner un nom à un animal. »

Philippe Djian. *Impardonnables*. Paris : Gallimard (Folio), 2000, pp. 163-165.

pable de rendre une vérité concernant ma mère - mais je ne sais pas en quoi elle consiste - et rien d'autre ne compte pour moi, au moment où j'écris, que la découverte de cet ordre-là.

L'exode : elle est partie sur les routes jusqu'à Niort, avec des voisins, elle dormait dans des granges, buvait « du petit vin de là-bas », puis elle est revenue seule à bicyclette, en franchissant les barrages allemands, pour accoucher à la maison un mois après. Aucune peur, et si sale en arrivant que mon père ne l'a pas reconnue.

Sous l'Occupation, la Vallée s'est resserrée autour de leur épicerie, dans l'espérance du ravitaillement. Elle s'efforçait de nourrir tout le monde, surtout les familles nombreuses, son désir, son orgueil d'être bonne et utile. Durant les bombardements, elle ne voulait pas se réfugier dans les abris collectifs à flanc de colline, préférant « mourir chez elle ». L'après-midi, entre deux alertes, elle me pro-

Annie Ernaux
Une femme 1987

menait en poussette pour me fortifier. C'était le temps de l'amitié facile, sur les bancs du jardin public elle se liait avec des jeunes femmes mesurées qui tricotaient devant le bac à sable, pendant que mon père gardait la boutique vide. Les Anglais, les Américains, sont entrés dans Lillebonne. Les tanks traversaient la Vallée, en jetant du chocolat et des sachets de poudre d'orange qu'on ramassait dans la poussière, tous les soirs le café plein de soldats, des rixes quelquefois, mais la fête, et savoir dire *shit for you*. Ensuite, elle racontait les années de guerre comme un roman, la grande aventure de sa vie. (Elle a tant aimé *Autant en emporte le vent*.) Peut-être, dans le malheur commun, une sorte de pause dans la lutte pour arriver, désormais inutile.

La femme de ces années-là était belle, teinte en rousse. Elle avait une grande voix large, criait souvent sur un ton terrible. Elle riait aussi beaucoup, d'un rire de gorge qui découvrait ses dents et ses gencives. Elle chantait en repassant, *Le temps des cerises*, *Riquita jolie fleur de Java*, elle portait des

ma vie allait se jouer en deux ou trois secondes, et que ma seule chance était de fuir en avant, et de me jeter sur lui. Je recommençai mon ascension avec une énergie démentie, et sans plus faire attention aux cailloux qui dégringolaient sous mes pieds, convaincu que l'homme, assourdi par le bruit de son propre souffle, ne m'entendait pas.

J'atteignis le sommet, j'étais désespéré, j'étais presque sûr que j'y trouverais le canon de son arme braqué sur moi, tant sa respiration, aussi bruyante qu'un soufflet de forge, me parut proche. J'émergeai. Je ne vis rien. Ce fut comme si on me retirait un poids d'une tonne de la poitrine. Et là, coup sur coup, j'eus une autre chance tout à fait inouïe : à un mètre de moi à peine je trouvai un chicot d'arbre assez solide, qui me permit de caler mon genou gauche et de me tenir en équilibre sur la pente, la jambe droite étendue de toute sa largeur et prenant appui sur une pierre. Je passai la bretelle de la carabine par-dessus ma tête, saisis l'arme, en défis le cran de sûreté, et la tins devant moi, la crosse sous le bras, prêt à épauler. J'entendais le souffle bruyant et suffoqué qui se rapprochait et les yeux fixés sur l'endroit exact où à dix mètres à peine de moi la tête de l'homme allait surgir, je résistai à la tentation de jeter un coup d'œil à la petite plaine en bas et à Thomas derrière son muret. Je m'appliquai, concentré et immobile, à me détendre et à régler mon souffle.

Mon attente, qui, je pense, ne dura pas plus de quelques secondes, me parut interminable, mon genou gauche derrière la souche s'ankylosait et je ressentais dans tous mes muscles, y compris ceux de mon visage, un raidissement douloureux comme si je me transformais en pierre peu à peu.

La tête surgit, puis les épaules, puis la poitrine. Tout à son effort, ou cherchant un point d'appui pour ses pieds, l'homme avait le visage penché et ne me voyait pas. J'épaulai, je raffermais la crosse dans le creux de la clavicle, couchai la joue sur elle et retins ma respiration.

200

A ce moment-là, il arriva une chose que je n'avais pas prévue. Je tenais au bout de ma ligne de mire le cœur du père. A cette distance-là j'étais sûr de l'atteindre. Mais mon doigt reposait inerte sur la détente. Je n'arrivais pas à tirer.

Le père releva la tête, nos yeux se croisèrent. Aussitôt, avec une rapidité inouïe, il épaula son arme. Il y eut une série de claquements secs et je pus voir les balles pénétrer dans sa chemise et la déchirer. Un flot de sang qui me parut incroyablement fort et puissant jaillit de la blessure, les yeux chavirèrent, la bouche s'ouvrit avec un effort frénétique de suction, puis le corps tout entier bascula en arrière. Je l'entendis qui dégringolait le long de la pente qu'il venait de graver, avec un grand bruit de pierres qu'il entraînait dans sa chute et qui résonna en écho prolongé dans la gorge.

Je vis en redescendant que Thomas avait franchi le muret, traversé la petite prairie en diagonale, son fusil sous le bras, pour aller reconnaître le cadavre. Une fois sur le plat, j'allai d'abord délier le fils. Quand il me vit, la stupeur et la crainte agrandirent ses yeux. Il avait, ancrée à ce point dans son esprit, la croyance en l'invincibilité de son père qu'il ne croyait pas me revoir vivant. Et il ne me crut pas davantage quand je lui dis que son père était mort. Eh bien, viens voir, dis-je en le poussant légèrement devant moi avec le canon de ma carabine.

Tandis que je me dirige vers le corps, Thomas revient de son inspection et me croise. Il a récupéré la cartouchière du père et son fusil, qu'il porte à la bretelle sur l'épaule gauche, celle de droite étant immobilisée par le sien. En plein cœur, dit-il un peu pâle. Plusieurs balles groupées. Tandis qu'il me parle, j'enlève le chargeur de ma carabine. Il est vide. J'ai donc tiré cinq balles. Mais Thomas secoue la tête quand je lui dis que j'ai cru les voir percer la peau. A la vitesse à laquelle elles sortent du canon, mes yeux n'ont pas pu les suivre. Ce que j'ai vu, ce sont les

201

Malevil
Robert Merle

Robert Merle, Malevil

Traduire de "J'atteignis" jusqu'à "...je n'arrivais pas à tirer"

Un été chez Voltaire

sait. En fin d'après-midi, il compra sur Zanetta pour embellir sa tragédie en disant bien ses vers mais, comble de malchance, Mlle Obozzi, absourdie de voir le comte de Fleckenstein s'afficher aussi souvent en compagnie de Gabriella, n'eut plus l'entrain ni la vaillance qui convenaient pour bien dire les vers.

Après s'être indigné que Gabriella et d'autres invités ne fussent pas à l'heure pour la quatrième répétition, Voltaire s'installa dans un fauteuil pour écouter le monologue de Palmire, acte III, scène 2. La tirade commence par :

— *D'un noir pressentiment, je ne puis me défendre.*

Cet amour dont l'idée avait fait mon

*Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de bonheur
terreur.*

Mais lorsqu'elle se tourna vers le parterre pour dire sur un ton morose :

— *J'invoque Mahomet, et cependant mon*

*Éprouve à son nom même une secrète
cœur
horreur.*

73

Ce jour-là, tout avait mal commencé. Voltaire avait appris la déconvenue des armées royales à Villinghausen. La balance de ses comptes, à Genève, devenait fortement débitrice. Les Anglais avaient repris une à une les îles sous le Vent. Ajoutez que son chien préféré, Brigand, avait mordillé le plus beau fauteuil de son cabinet. Alors, il confia à son ami, le comte d'Argental : « Aimons le théâtre, c'est la seule gloire qui nous reste, et encore. »

À midi, ce 2 août, il eut un entretien avec le comte de Fleckenstein, puis il écrivit à Choiseul. Il le pressa d'intervenir pour une paix « prompte et glorieuse », ce qui était un code entre eux. Enfin, étant obligé de travailler à commenter *Rodogune* dans une édition en pieds de mouches, il constata que sa vue faiblis-

72

Jacques Pierre Amette "Un été chez Voltaire".
Tout traduire

De l'orée du Bois à l'île de la Jatte, la musique de la fête, de la vraie fête, de la fête à Neuilly, s'en allait puis revenait sur ses pas et jetait parfois de grands sifflets de détresse.

« Écoutez-moi ! Je suis comme ces vaches, ces cochons et ces chevaux de bois, appelés à disparaître. Mais je partirai malgré moi. Retenez-moi par mon dernier air, retenez-moi dans la mémoire. Je reviendrai quand vous voudrez, lointaine mais intacte, dans la poussière du carton perforé. »

Debout sur les Montagnes russes, de jolies filles de bois peint, costumées en hussards, avec un grand sourire heureux, tapaient sur leurs cymbales dorées.

Neuilly, pour moi, c'était la fête et quand elle s'en allait, la grande avenue, c'était un vrai désert sauf quand les gens du marché, avec leurs échasses de bois, plantaient les tentes comme les gens du cirque.

Mais il y avait d'autres fêtes, à la porte Maillot. Un jour c'était le Maroc à Paris, un village avec des indigènes aux yeux brillants, des potiers, des bijoutiers, des charmeurs de serpents, une mère dromadaire avec ses petits et des enfants noirs qui plongeaient dans un bassin pour aller chercher des sous.

Un autre jour, un village de nains avec des maisons de nains, une école de nains et une petite église de nains. Ou le *looping the loop* : les gens montaient dans un wagon qui descendait très vite, tournait à l'envers dans une roue, ralentissait, s'arrêtait et laissait sortir les voyageurs qui criaient.

Et puis Printania, un grand café-concert en plein air. On prenait des cerises à l'eau-de-vie et quand la nuit était belle le toit du théâtre s'en allait, les étoiles aussi pouvaient regarder le spectacle.

C'étaient des clowns, vêtus en pâtisseries et qui jonglaient avec toute la boutique, des chanteuses toutes seules sur la scène avec les spectateurs qui, tout en buvant leur verre, chantaient en chœur avec elles.

Et des chanteurs. Il y en avait un qui était drôle comme tout. Et pourtant il était tout en noir triste, et avec une tête à pleurer tout le temps. Et la grande fleur qu'il portait à la boutonnière, il l'arrachait en pleurant et la jetait par terre où elle se plantait et se balançait en tremblant.

Il chantait : « J'ai la neurasthénie, c'est rigolo, oh, oh » et

tout le monde se tordait de rire, même mon père. Pourtant il en avait, lui, de la neurasthénie.

« C'est à la mode, disait-il, mais je m'en passerais bien : la tristesse qui s'installe dans votre tête et qui va et vient, là, comme chez elle. »

Et bien longtemps avant Printania, là où s'étaient aujourd'hui les ruines de Luna Park, il y avait un grand ballon captif qui montait dans le ciel, rempli de passagers. Un jour, la corde a craqué et le ballon a été emporté par le vent. Dans tout Neuilly, les gens levaient tous la tête en l'air et même temps, même les chiens.

Le ballon captif s'en allait très vite et l'on entendait dire un peu partout qu'avec un vent pareil jamais personne n'en réchapperait. Ce ballon, un jour, mon père et ma mère étaient montés dedans et j'étais content que l'accident ne soit pas arrivé ce jour-là. Le soir très tard, le ballon a été retrouvé et tous les passagers sauvés mais les gens ne l'ont appris que le matin parce qu'ils étaient allés se coucher.

Et c'était aussi très souvent la fête dans le Bois. Des concours hippiques, avec les chevaux qui fichtaient les cavaliers par terre et s'enfuyaient en galopant, niant de toutes leurs dents, et des lumières à la cascade, des régates sur le lac, des défilés de voitures fleuries et des courses en vélos.

Le vainqueur, je crois qu'il s'appelait quelquefois Jacquelin, défilait lui aussi dans l'avenue du Bois, avec son cocher, dans une grande voiture à quatre chevaux, la queue comme si elle sortait de chez le coiffeur et les fesses cirées comme le parquet chez grand-père.

On allait aussi dans un petit chemin de fer au Jardin d'Acclimatation.

Des fauves étaient parqués derrière les grilles et n'avaient pas l'air heureux, mais ils avaient un peu plus de place que ceux de la Ménagerie Pezon.

Je montais sur l'éléphant, on faisait un tour, ça ne l'enrayait pas trop, même à plusieurs, on n'était pas trop boudés.

Mais ce que j'aimais surtout, c'étaient les serres. Il y faisait bon comme sous la pluie d'orage, c'était immense, tout en verre, avec une odeur de forêt vierge comme dans les livres de voyages.

Les plantes étaient grandes comme des arbres et sur

Jacques Prévert "Choses et Autres"

Traduire de "Neuilly! à "...même les chiens"

Note: Thierry Pfister's novel is set in contemporary Argentina. The action described below takes place on the last day of school before the long summer (and Christmas!) holidays

Ce jour-là, contrairement à l'ordinaire, elle n'était pas sortie au milieu de la grappe de collégiennes. Elle avait été retardée par une condisciple qui souhaitait recopier le dernier cours d'histoire consacré à la guerre du Chaco. En cette matière, elle prend des notes de manière particulièrement soignée et détaillée, sachant le prix que son père y attache. Ne se pique-t-il pas d'être un spécialiste d'histoire militaire ? Elles s'étaient disputées. Les commentaires patriotiques triomphants de sa camarade l'avaient agacée. Elle n'avait pas supporté le mépris qu'elle témoignait pour les Boliviens qui, à l'en croire, ne seraient qu'un ramassis d'Indiens dégénérés (...). Elle ne savait pas trop pourquoi, mais elle avait voulu lui rabattre le caquet. Peut-être parce qu'elle avait perçu dans ses remarques l'écho de propos si souvent entendus à la table familiale où elle doit demeurer muette, sauf si une question lui est posée. Alors, elle avait pris sa revanche. D'une manière assez désordonnée, elle en convient.

Le temps passant, elles avaient mis un terme à la controverse et s'étaient décidées à rattraper les autres. Lorsque, la voûte franchie, elles avaient débouché sur le trottoir, la rue était pratiquement vide. Les élèves s'étaient dispersées, grisées par les premiers effluves de liberté. Elle avait alors remarqué cette femme âgée, tout de noir vêtue à la manière des paysannes, des pauvres. Elle guettait. Une domestique sans doute venue chercher l'une d'elles. En les voyant apparaître, elle avait souri, comme soulagée. « Tu la connais ? » avait-elle demandé à sa compagne. Cette dernière avait regardé vers la vieille femme et hoché négativement la tête. « Elle est souvent là, tu sais, avait-elle précisé. Elle se tient toujours au même endroit, au pied du gros palo borracho. Elle est seule, à l'écart. Elle nous regarde sortir comme si elle attendait quelqu'un, puis elle s'en va. C'est étrange qu'elle soit restée aujourd'hui. »

Thierry Pfister, *Le pont de l'Âme* (2009)

Tahar Ben Jelloun
"Partir"

Azel

Carmen n'était pas contente. Son Miguel perdait la tête. Ce mariage avec la sœur du parasite, comme elle l'appelait, la mettait hors d'elle. Elle voyait bien que son protégé était manipulé, exploité, qu'il se laissait faire, ne supportait aucune critique. Après avoir demandé conseil à Maria, une vieille gitane voyante et jetuse de sort, elle rentra à la maison bien décidée à mettre fin à cette situation. Elle fit brûler de l'encens et disposa des clous de girofle dans des endroits précis de la maison. D'après Maria, l'effet de cette mise en scène prendrait quelque temps. Il suffisait d'attendre et de prier.

Miguel détestait l'odeur des clous de girofle, ça lui rappelait trop le dentiste. Il demanda d'abord à Kenza si c'était elle qui utilisait ce parfum, les paysans de l'Atlas en étaient fous. Kenza en resta interloquée et chercha à son tour d'où venait l'odeur. Elle suspecta Carmen qui lui jetait depuis toujours des regards méchants mais ne dit rien. Elle aurait très bien pu profiter de sa position de femme de Miguel et de maîtresse de maison, mais elle préféra n'en rien faire. Il lui fallait avant tout apaiser la situation. Cette maison était en train de se transformer en un théâtre où se jouait une mauvaise pièce.

Kenza prit la décision d'aller habiter dans une chambre de la Cruz Roja et d'essayer de convaincre son frère de changer de comportement. Elle attendait encore sa carte de séjour et de travail, qui lui permettrait enfin d'être tout à fait à l'aise en Espagne, mais elle savait que le vrai problème était Azel, qu'elle voyait de moins en moins et sur lequel elle n'avait pas prise. Elle était gênée de parler de sexualité avec son frère, cela ne se faisait pas dans les familles marocaines ; elle savait tout ce qui se passait mais avec quels mots dire les choses ? Azel niait avant même qu'elle ait abordé la question ; il s'enflammait, criait : mais quoi, pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas une paillassse, je ne suis pas un mendiant, Miguel est un ami, un prophète envoyé par Dieu pour sauver une famille, c'est un homme généreux, pourquoi insinues-tu que cette générosité est minée par l'intérêt, mais enfin, tu ne connais rien de ma vie, ma vraie vie, tu juges, tu t'inquiètes, mais sais-tu seulement si je suis heureux, si je vis bien, si mon moral est bon, si j'ai envie de me flinguer, de disparaître, de ne plus exister, pose-toi ces questions, et cesse de penser que je ne suis là que pour des choses inavouables, tu me soupçonnes, tu te soucies davantage de toi, de ta réputation que de ta propre survie, oui, je fais des efforts pour vivre, pour trouver un goût aux choses, je ne suis pas un héros ni un monstre, je suis un homme pris au piège de ses faiblesses, j'aime l'argent, j'aime la vie facile, je me rends compte à présent que ça se paye, et je ne t'en dirai pas le prix et encore moins comment je le paye !

J'aurais pu suivre un itinéraire normal, trouver un boulot après mes études, un travail honorable, quelque chose qui me procure un statut, qui me rassure et me donne envie d'aller loin, j'aurais pu faire des choses merveilleuses, être droit, garder ma fantaisie tout en étant dans le réel, efficace

10

Chapitre

L'ÉVÊQUE EN PRÉSENCE D'UNE
LUMIÈRE INCONNUE

une époque un peu postérieure à la date de la lettre citée dans les pages précédentes, il fit une chose, à en croire toute la ville, plus risquée encore que sa promenade à travers les montagnes des bandits.

Il y avait près de Digne, dans la campagne, un homme qui vivait solitaire. Cet homme, disons tout de suite le gros mot, était un ancien conventionnel. Il se nommait G.

On parlait du conventionnel G. dans le petit monde de Digne avec une sorte d'horreur. Un conventionnel, vous figurez-vous cela ? Cela existait du temps qu'on se tutoyait et qu'on disait : citoyen. Cet homme était à peu près un monstre. Il n'avait pas voté la mort du roi, mais presque. C'était un quasi-régicide. Il avait été terrible. Comment, au retour des princes légitimes, n'avait-on pas traduit cet homme-là devant une cour

prévôtale ? On ne lui eût pas coupé la tête, si vous voulez, il faut de la clémence, soit ; mais un bon banissement à vie. Un exemple enfin ! etc., etc. C'était un athée d'ailleurs, comme tous ces gens-là. — Commérages des oies sur le vautour.

Était-ce du reste un vautour que G. ? Oui, si l'on en jugeait par ce qu'il y avait de farouche dans sa solitude. N'ayant pas voté la mort du roi, il n'avait pas été compris dans les décrets d'exil et avait pu rester en France.

Il habitait, à trois quarts d'heure de la ville, loin de tout hameau, loin de tout chemin, on ne sait quel repli perdu d'un vallon très sauvage. Il avait là, disait-on, une espèce de champ, un trou, un repaire. Pas de voisins ; pas même de passants. Depuis qu'il demeurait dans ce vallon, le sentier qui y conduisait avait disparu sous l'herbe. On parlait de cet endroit-là comme de la maison du bourreau.

Pourtant l'évêque songeait, et de temps en temps regardait l'horizon à l'endroit où un bouquet d'arbres marquait le vallon du vieux conventionnel, et il disait : Il y a là une âme qui est seule.

Et au fond de sa pensée il ajoutait : Je lui dois ma visite.

Fred Vargas, Quand sort la recluse, 2018.

I

Adamsberg, assis sur un rocher de la jetée du port, regardait les marins de Grimsey rentrer de la pêche quotidienne, amarrer, soulever les filets. Ici, sur cette petite île islandaise, on l'appelait « Berg ». Vent du large, onze degrés, soleil brouillé et puant de déchets de poisson. Il avait oublié qu'il y a un temps, il était commissaire, à la tête des vingt-sept agents de la Brigade criminelle de Paris, 13^e arrondissement. Son téléphone était tombé dans les excréments d'une brebis et la bête l'y avait enfoncé d'un coup de sabot précis, sans agressivité. Ce qui était une manière inédite de perdre son portable, et Adamsberg l'avait appréciée à sa juste valeur.

Gunlaugur, le propriétaire de la petite auberge, arrivait lui aussi au port, prêt à choisir les meilleures pièces pour le repas du soir. Souriant, Adamsberg lui adressa un signe. Mais Gunlaugur n'avait pas sa tête des bons jours. Il vint droit vers lui, négligeant le début

de la crie, sourcils blonds froncés, et lui tendit un message.

— Fyrir þig, dit-il en le montrant du doigt. [Pour toi.]

— Ég ? [Moi ?]

Adamsberg, incapable de mémoriser les rudiments les plus enfantins d'une langue étrangère, avait acquis ici, inexplicablement, un bagage d'environ soixante-dix mots, le tout en dix-sept jours. On s'exprimait avec lui le plus simplement possible, avec force gestes.

De Paris, ce papier venait de Paris, forcément. On le rappelait là-bas, forcément. Il ressentit une triste rage et secoua la tête en signe de refus, tournant son visage vers la mer. Gunlaugur insista en dépliant le feuillet puis en le lui glissant entre les doigts.

Femme écrasée. Un mari, un amant. Pas si simple. Présence sou-haïée. Informations suivent.

Adamsberg baissa la tête, sa main s'ouvrit et laissa filer la feuille au vent. Paris ? Comment cela, Paris ? Où était-ce, Paris ?

Vers trois heures nous réveillâmes le cheval et nous remîmes en route. Le cocher me proposa de monter sur le siège, à côté de lui, mais depuis un bon moment déjà je songeais à l'intérieur du fiacre et j'y repris ma place. Nous visitâmes, l'une après l'autre, avec méthode j'espère, les adresses qu'il avait soulignées. La courte journée d'hiver tirait vers sa fin. Il me semble quelquefois que ce sont là les seules journées que j'aie connues, et surtout ce moment charmant entre tous, celui qui en précède l'oblitération nocturne. Les adresses qu'il avait soulignées, ou plutôt marquées d'une croix, comme font les gens du peuple, il les barrait, d'un trait tiré en diagonale, au fur et à mesure qu'elles s'avéraient mauvaises. Il me montra le journal plus tard, en m'engageant à le garder par-devers moi, pour être sûr de ne pas chercher à nouveau là où j'avais déjà cherché en vain. Malgré les glaces fermées, les grincements du fiacre et le bruit de la circulation, je l'entendais qui chantait, tout seul là-haut sur son haut siège. Il m'avait préféré à un enterrement, c'était un fait qui durerait éternellement. Il chantait. *Elle est loin du pays où son jeune héros dort*, ce sont les seules paroles que je

me rappelle. A chaque arrêt il descendait de son siège et m'aidait à descendre du mien. Je sonnais à la porte qu'il m'indiquait et quelquefois je disparaissais à l'intérieur de la maison. Cela me faisait tout drôle, je m'en souviens, de sentir de nouveau une maison tout autour de moi, après si longtemps. Il m'attendait sur le trottoir et m'aidait à remonter dans le fiacre. Je commençais à en avoir par-dessus la tête de ce cocher. Il regrimpait sur son siège et nous repartions.

Samuel Becket
nouvelles et textes
pour rien